

LA FEMME DANS LA MYSTIQUE JUIVE

Monique Delius

Mon propos n'est pas d'aborder ici la mystique juive en tant que telle. Je n'en relèverai que deux points :

- la mystique juive n'a voulu céder ni sur la Loi, ni sur le nom de Dieu. Le LIVRE, comme le lieu du mystère, contiendrait - ensemble - l'énigme du désir de l'Autre chiffré et son Nom.

- Dans tous ses courants, de l'époque talmudique à nos jours, les femmes en ont été radicalement exclues. A une exception près, Hannah - Rachel, « la vierge de Ludomir », qui devient Chef Spirituel ou *Zaddik*, d'une communauté Hassidique au milieu du Même siècle.

Or apparaît, dans le ZOHAR ou LIVRE DE LA SPLENDEUR, pièce maîtresse de la littérature mystique au XIIIème siècle, rien de moins que La Femme de Dieu. Cette idée est reprise dans l'École d'Issac Luria, dont les écrits paraissent à la fin du XVIème siècle. Cette face féminine de Dieu est la conception que se font les mystiques de la Chekhina, qui était dans la pensée orthodoxe la présence de Dieu parmi les hommes. Disons que l'expression « Dieu est avec nous » équivalait à la Chekhina.

A partir de la place de la Chekhina pour le mystique, dont je commencerai à dire quelques mots, je tenterai d'avancer en quoi, pour paradoxale qu'elle ait pu apparaître dans la pensée juive orthodoxe, cette face féminine de Dieu n'est que la reprise de ce qui, à mon sens, était ancré dans le judaïsme, à savoir, qu'il y aurait Une Femme, qui ne serait pas la rivale de Dieu, donc qu'il y aurait une femme juive qui existerait ; l'enjeu en étant l'existence même du peuple juif dans son élection.

Donc les courants mystiques excluait les femmes et présentaient à Dieu une épouse, sortie non pas de visions extatiques, comme ce fut le cas dans certaines autres mystiques, mais d'une exégèse des textes bibliques sur laquelle l'expérience mystique s'appuiera.

Dans le ZOHAR, l'union mystique en soi, c'est l'union de Dieu et de la Chekhina. La Chekhina est présentée comme La Femme qui tiendrait sous sa protection toutes les femmes du monde. La Femme Toute qui les contiendrait chaque-une. La Femme idéale. La Mère hors-temps. La mère de tout individu en Israël. Elle est aussi la fille. « Depuis le jour où Dieu eut l'idée du Monde, toutes les âmes des justes étaient cachées dans l'Idée divine, chacune sous sa forme particulière. Quand il forma le Monde, elles furent actualisées et se tinrent devant lui avec leurs formes variées dans les Hauteurs Suprêmes et c'est seulement alors qu'il les plaça dans un lieu de trésor situé dans le Paradis Supérieur ». Le Paradis Supérieur est à un niveau inférieur par rapport aux Hauteurs Suprêmes, et se trouve déjà en dehors de Dieu. Leur marche, de cet extrême niveau en Dieu, jusqu'au Paradis Supérieur (sorte de Trésor des âmes) est une conséquence de « l'Union Mystique du Roi et de la Chekhina. » C'est l'Union de Dieu avec la Chekhina qui constitue sa véritable Unité.

Il y est dit aussi - et comme le seul exemple d'union entre la Chekhina et un mortel - qu'il y a eu un mariage mystique entre Moïse et la Chekhina. Le fait qu'il est dit que Moïse a été avec Dieu face à face, fait conclure à Moïse de Léon, l'auteur du ZOHAR, que le mariage avec la Chekhina a pris la place du mariage terrestre.

Pour Isaac Luria, par la chute d'Adam, l'harmonie a été brisée et la Chekhina livrée à l'exil. L'accomplissement des Commandements devient un acte mystique dont la fin est d'unir Dieu et Sa Chekhina.

Maintenant, dans l'histoire du Peuple juif, y a-t-il quelques traces de cette femme juive ?

Cette question se fonde sur le fait que l'idée première de la Chekhina - présence de Dieu parmi les hommes - représentait en fait le Peuple juif, Israël en tant que tel (Dieu dit à Jacob : « Tu te nommes Jacob; mais ton nom désormais ne sera plus Jacob, ton nom sera Israël » - GENÈSE, 35.10), Israël dans sa relation à son Dieu, Israël, épouse de Dieu. C'est cet élément même de la Chekhina qui a pu supporter la face féminine de Dieu dans la conception mystique.

Partant de l'origine, j'évoquerai alors l'aventure du sixième jour, à la naissance d'Adam, au travers des PIRQÉ DE RABBI ELIÉZER, texte Aggadique du début de notre ère.

On distingue deux formes de commentaire dans la Tradition Judaïque : l'une Halakhique, qui pourrait se traduire « de la théorie à la pratique », qui concerne tout ce qui a trait aux règles de conduite et aux questions légales.

Cette forme, les femmes n'y ont eu accès que d'une transmission orale, faite par les hommes. « Les hommes viennent pour apprendre, les femmes pour écouter », dit le TALMUD.

L'autre, c'est la AGGADA, récit ou légende, forme propre de la transmission orale de la TORAH, comme en légende de la HALAKHA.

Celle-ci constitue ce qui en partage a été laissé aussi aux femmes et ce dont elles gavent leurs enfants pour qu'ils prennent goût à l'étude de la TORAH pour ce qui est des garçons, pour qu'elles continuent à la transmettre pour ce qui est des filles.

Le rapport des juifs aux Écritures, vous en avez certainement une idée. Il y a cette histoire qui se raconte, qu'on appliquait du miel sur LE LIVRE qu'on donnait aux enfants à lécher pour que, plus tard, ils aient un souvenir doux de l'étude de la TORAH et s'y remettent. Si la rigueur s'imposait dans le rapport à Dieu, Sa TORAH on pouvait, elle, l'aimer.

L'étude du TEXTE, à laquelle les femmes n'étaient pas invitées, on dit même qu'elles en étaient dispensées, était un travail rigoureux d'interprétation. Il y avait différentes méthodes, différentes Écoles. Les querelles se situaient sur « La TORAH ne parle pas le langage des hommes » et le travail du TEXTE s'en suivait : pas un mot, pas une syllabe et pas une lettre n'était là au hasard, tout était à questionner. Ou alors, « la TORAH parle le langage des hommes » et les règles d'interprétation tout aussi rigoristes s'en trouvaient pourtant modifiées. La fin en était que la vérité reste au lieu de l'Un-fini.

Le commentaire Aggadique était un mode où il était possible de se laisser aller à la tendresse, à l'humour, à la poésie, tout cela adressé à Dieu, mais comme un regard sur soi-même. On y trouve des indications sur le mode de vie et surtout de relation entre les membres de la communauté, plus authentiques qu'à la lecture des décrets qui régissent leur existence. Écrit par les hommes, il faudrait dire pour les hommes et les femmes, je dirai pour les femmes. Je prendrai donc par ce bout là LES LEÇONS DE RABBI ELIÉZER, qui sont une œuvre purement Aggadique, dans le récit qu'il fait de la création d'Adam et de la femme, au sixième

jour de la Création.

« Il ramassa la poussière du premier homme depuis les quatre coins du monde... Il pétrit la motte de poussière du premier homme en un lieu pur qui est le nombril de la terre. Il la modéla et la parfit, mais ni souffle ni âme n'était en elle... Il lui insuffla par Sa bouche une haleine d'âme et une âme se répandit en elle...

Adam se dressa sur ses pieds et considéra l'en haut et l'en bas; il vit toutes les créatures qu'avait façonnées le Saint béni soit - Il, et s'en émerveilla; il loua et glorifia son Créateur... Il se mit debout sur ses pieds, il avait été dessiné à la ressemblance de Dieu, et sa taille se déployait d'est en ouest... A sa vue, toutes les créatures prirent peur, car elles crurent qu'il était leur créateur ; elles allèrent donc se prosterner devant lui.

Adam s'exclama : quoi ! qu'avez-vous à vous prosterner ainsi devant moi ? Venez, allons ensemble nous revêtir de majesté et de force, puis faisons régner sur nous Celui qui nous a créés. Car c'est le peuple qui fait régner le roi, et non le roi qui se fait régner lui-même; s'il n'est point de peuple pour le faire régner, il n'est point non plus de roi...

Adam s'en alla seul et Le fit régner en premier, puis toutes les créatures en firent autant après lui. »

Ce qu'on peut dire jusque là, c'est que c'est en infini qu'est la ressemblance entre Dieu et l'Adam.

Adam se présente aussi comme *étalon* de l'idée d'Homme pour Dieu... Plutôt qu'*infini* on pourrait dire qu'il figure là une sorte de gigantisme orienté.

Comme premier noyau du « peuple élu », qui s'élit un roi, il y est donné ce temps de séparation qui écarte Adam des autres créatures, dans son cheminement vers l'Autre, de sa place de non dupe.

« Dieu aima le premier homme d'un amour excessif... Il l'introduisit dans Son palais...

Adam flânait tranquillement dans le jardin d'Éden comme l'un des anges du Service. Dieu Se dit : je suis unique en Mon monde et l'homme est unique dans le sien. Il n'y a devant Moi ni fructification, ni accroissement et l'homme connaît la même situation. par la suite, les créatures pourraient se dire, désignant l'homme : Puisque celui - là n'a devant lui ni fructification, ni accroissement, c'est lui qui nous a créés. C'est pourquoi il n'est pas bon que l'homme soit seul selon le verset : « YHVH Dieu dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul, je lui ferai une aide face à lui » (GEN. 2.18). Rabbi Juda dit : ne lis pas « face à lui » (*kenégdo*) mais « contre lui » (*lenagdo*) - si l'homme est méritant, elle sera une aide pour lui, sinon elle sera contre lui, pour lui faire la guerre ».

Autant dire que Dieu s'est créé une alliée

« Dieu eut souci de l'homme et lui épargna la souffrance. Il fit choir sur lui un profond sommeil et l'endormit. Puis, il prit un os de ses os et de la chair de son cour, et Il en fit une aide se tenant face à lui. Lorsqu'Adam sortit de sa torpeur, il la vit debout devant lui; aussitôt, il l'enlaça et l'embrassa, s'exclamant : « Os de mes os, chair de ma chair! »

Tant qu'il était resté seul, il était appelé Adam (homme).

Lorsqu'une aide féminine, une femme lui a été bâtie, il prit pour nom homme (*ich*) et elle fut nommée femme (*icha*) ».

Ce passage de l'Adam - l'homme que j'écrirais avec un grand h - à l'homme : *Ich*, « aidé » d'une *Icha*, correspond à la traduction littérale du verset biblique que l'on retrouve dans la version produite par le Rabinat français

« Celle-ci pour le coup est un membre extrait de mes membres et une chair de ma chair : celle-ci sera nommée *Icha* parce qu'elle a été prise de *Ich* » et il est donné en note pour *Icha* : « femme, exactement homme ».

Voilà maintenant l'épisode du serpent :

« Le serpent délibéra en son cœur et se dit : Si je parle à l'homme, je sais qu'il ne m'écouterà pas, car il est fort difficile de faire abandonner à l'homme son initiative, comme il est dit : mais l'homme est dur et méchant » (I Sam. 25.3). J'irai donc parler à la femme qui a peu d'initiative; je sais qu'elle m'écouterà, car les femmes écoutent n'importe qui ainsi qu'il est dit : « elle est naïve et dépourvue d'initiative » (Prov. 9.13). Le serpent alla interroger la femme : est-il vrai que vous avez aussi reçu un ordre concernant le fruit de cet arbre ? Elle lui répondit : oui, selon les mots : « Quant au fruit qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : vous n'en mangerez point et vous n'y toucherez point sous peine d'en mourir ». Au sein des paroles d'Ève, le serpent trouva une brèche et s'y infiltra.

Cette brèche, ce sont les mots : « vous n'y toucherez point » rajoutés par Adam dans sa mise en garde qu'il adresse à Ève, alors que la divinité avait seulement ordonné de n'en point manger.

Il lui déclara : Ce n'est point un commandement de Sa part, mais seulement de l'avarice. Car au moment même où vous en mangerez, vous deviendrez comme Lui, un Dieu. Et de même qu'il crée des mondes et les détruit, vous serez capables, vous aussi, de créer des mondes et les détruire... Puis le serpent alla toucher l'arbre..., il interpella la femme: Regarde, je l'ai touché et je ne suis pas mort; touche-le toi aussi; tu ne risques rien. La femme alla le toucher et elle vit l'ange de la mort s'avancer en face d'elle, elle s'écria : Malheur à moi ! Maintenant je vais mourir et le Saint, béni soit-il, fera une autre femme à ma place et la donnera à Adam. Je dois contraindre Adam à en manger aussi, s'il faut mourir, nous mourrons ensemble, et s'il faut vivre, nous vivrons ensemble ! »

La suite vous la connaissez, et ça n'a pas été sans poser des questions qu'ils vivent ensemble.

Mais le serpent, que pointe-t-il ?

A « vous n'en mangerez point » Adam a ajouté un « vous n'y toucherez point ». C'est tout l'écart entre « vous n'aurez pas besoin d'en manger » où le manque n'est pas inscrit, à l'inscription du manque dans la mise à distance du « n'y point toucher »

Toucher pour approcher au sens de la connaissance, toucher pour établir un rapport, toucher pour savoir, bien-sûr.

C'est à ce vouloir savoir-là qu'elle se fait avoir, au savoir aussi qu'elle n'était pas La Femme, mais une femme remplaçable par une autre. A faire manger la pomme à Adam elle se l'institue en Maître suprême, celui qui mourra en même temps qu'elle; En effet, Dieu venait de la condamner à vivre mortelle.

Cette Ève-là qui ne prendra ce nom qu'à devenir la Matrice du monde, la mère de tous les vivants, sens du nom hébreu d'Ève, me paraît plutôt sympathique dans la version qu'Eliézer en donne.

Mais c'est adressé aux femmes, je l'ai dit, et la morale qu'elles sont supposées en retirer

est qu'on ne consomme pas pour le plaisir, qu'on ne mange pas pour voir.

La tradition juive pose un rapport entre la nourriture et le Symbolique. Dans certaines fêtes, on mange l'aliment qui homophoniquement vient redoubler le dire formulé. On mange du Symbolique. L'enfant lèche le miel de la TORAH, la mère juive se fera dévorer en toute impunité, représentante du Livre, les fameux *Kneidl* d'une main, Contes et Légendes de la grandeur de YHVH à la bouche, il n'y a rien à redire à cela; c'est comme représentante de la TORAH qu'elle se fait effeuiller.

LE TALMUD est clair là-dessus, il y a à faire avec les femmes. Le célibat n'est pas en odeur de sainteté : LE TALMUD décrète que :

- Sept sortes de gens sont rejetés par le Ciel : Le juif qui n'a pas de femme, celui qui a une femme mais n'en a pas d'enfants...

- Un juif sans épouse n'est pas un homme, car il est dit « Il les créa homme et femme, il les bénit et il les appela Adam » (GEN. 5.2.)

- Même si un homme a de nombreux enfants, il lui est interdit de rester sans épouse...

Et je pourrai continuer les citations ainsi des heures durant. Un Traité entier du TALMUD est par ailleurs consacré à la législation des rapports entre un homme et une femme, c'est l'Ordre *Nachim* - des femmes - où tout y est, et puis des choses comme « Si ta femme t'ennuie, sois déjà content qu'elle te préserve du Péché. » L'émerveillement aussi de l'homme devant cette merveille qui est la création de Dieu. La première créature en qui Adam ait pu se reconnaître et se nommer : c'est Ève, et il lui est tombé dans les bras d'émerveillement narcissique, pourrait-on dire; mais le juif a appris que de lui-même il n'a pas à s'émerveiller, la coupure entre YHVH et l'homme passe du Parfait en soi à l'Imparfait radical. Alors cette beauté qu'il découvre face à lui, c'est bien sûr la gloire du créateur. Elle se tiendra cachée, cachée comme Dieu la femme juive, pas de honte, ce n'est pas sa honte à elle, elle c'est de la pudeur à découvrir tant de merveilles; lui s'en tiendra éloigné par respect, respect pour la splendeur de la Gloire de Dieu. De ce que fit Dieu d'une goutte puante, cette Ève du péché rachetée par YHVH lui-même dans son alliance avec le peuple juif, rachetée au prix que ce soit lui qui sache, et que ce Savoir en Vérité le petit *Ich* s'en sache coupé, coupure rappelée par l'*Icha*.

Ève est recouverte de la Splendeur de la Chekhina, mais cette Splendeur retournera à la terre quand la Cheichina se retirera :

« Lorsque Rabbi Akiba vit la femme de Turnus Rufus, il cracha, il rit et il pleura. Il cracha parcequ'elle provenait d'une goutte puante; il rit parce qu'elle était destinée à se convertir et à devenir sa femme; et il pleura en pensant qu'une telle beauté serait un jour sous la terre. »

Il cracha sur Lilith, l'Ève démoniaque, celle dont on parle aux petites filles, et il arrive qu'elles la préfèrent à Ève...

Il pleura sur l'Ève du jugement Sévère, celle qu'on retrouve dans la symbolique de la Mystique, celle qui d'avoir été jugée sévèrement est mise à distance, comme le juge se tient pour connaître la Loi.

Quant au rire, c'est à la Chekhina elle-même qu'il s'adresse, à Dieu lui-même qui s'est pourvu d'un Peuple, par l'union du Rire du vieil Abraham et de Sarah.

A l'annonce qu'un fils lui naîtrait de Sarah, Abraham avait ri : Sarah, celle qui ne payait plus depuis longtemps le tribut des femmes c'est-à-dire les règles, celle qui était en règle d'avoir fini de payer, avait ri aussi. Et Dieu s'était enquis de ce rire :

- Pourquoi Sarah a-t-elle ri ?

-Je n'ai point ri, dit-elle.

-Non pas, tu as ri!

Et le fils que Sarah conçut et enfanta, Abraham le nomma Isaac, ce qui signifie Rire il le fit circoncire, ainsi qu'il l'était lui aussi. Pour le conduire au Mont Mona, il laissa Sarah. Il répondait à l'appel de l'Autre. Trajet qui signe la coupure d'entre la mère et l'enfant, coupure dite par le père, mais pour que le père puisse la dire sans tuer le fils, il lui faut être lui-même circoncis.

Au Mont Mona, Isaac ne mourra pas. Ce fut le Lieu où la Reconnaissance de Dette fut nommée : Au Dieu Chadaïe, le « Dieu qui suffit parce qu'il donne à chacun - à chaque un - ce dont il a besoin, » le Pourvoyeur en tout, Abraham répondit « Il pourvoira! ».

Le lieu de l'holocauste, Abraham le nomma Adônaï-Yiré : Dieu pourvoira.

Sarah peut mourir, le fils prendra une femme pour que la Dette de sang, Dette de vie, soit transmise. L'alliance de la circoncision, gravée dans la chair - « retrancher la chair de son excroissance » - signe la dette. Pénis comme excroissance pour le père, enfant comme excroissance pour la mère, d'être en plus n'en fait pas de l'Être Tout.

Une femme peut mourir, Sarah est placée dans une Grotte, enfouie dans la pierre, Sarah est encavée, en YHVH, et elle ne sait pas que l'enfant a eu la vie sauve. Peut-être sur une pierre identique la Loi sera gravée après que Moïse eut séparé les hommes des femmes.

Dans une grotte, une autre femme, une Marie, Marie comme la sœur de Moïse, viendra donner la vie à un enfant que Dieu n'avait pas repris à Sarah. Mais elle ne le savait pas Sarah, elle morte là d'avoir cru à l'Holocauste. Une autre femme donnera la vie à un enfant qu'elle croit de Dieu, à un enfant qui sera lapidé, condamné pour s'être laissé croire Autre, grand Autre non barré, sans que Dieu tienne sa promesse, comme il était dit : « ...je mettrai tous tes ennemis en fuite. » et « j'écarterai tout fléau du milieu de toi. » Le peuple juif, un, lui aussi se laissa croire Autre, grand Autre non barré.

Le père juif parle à son fils, le fils de Dieu enseigne la parole du père.

La mère juive n'existe qu'à soutenir l'existence de l'Autre, sans qui elle ne serait qu'une mère comme les autres. Rivale de l'Autre, elle ne l'est qu'à rivaliser en lui prêtant une si grande Gloire que l'en trop l'en recouvre elle-même du Mystère qui la fait mère et femme dont on ne peut cesser de parler sans risquer qu'à Dieu il en déplaise. Écartée elle sera comme il est de la nature de l'Autre d'être caché pour que l'énigme subsiste et le désir.

Un livre a été édité il n'y a pas plus d'un an, qui regroupe toutes les lois de pureté concernant la femme. A lire entre les lignes, ça parle d'une femme en souffrance, mais cette souffrance mise en décrets en fait la loi des femmes.

En tête du chapitre sur la Séparation, figure un passage du *Traité Nidda - Nidda* signifie « écarté » - du TALMUD :

« A l'issue de douze jours d'abstinence et d'attente, la femme réapparaît à son mari désirable comme lorsqu'elle était sa fiancée. »

Rabbi Meir disait : « Pourquoi la Torah nous donne-t-elle les sept. jours de séparation ? Parce que le mari s'habitue à sa femme et s'en lasse. Qu'elle reste impure encore ces sept jours afin qu'elle soit ensuite aussi chère que le jour où elle entra sous le dais nuptial »

D'un côté donc elles meurent de n'avoir eu de fils qui fasse d'elles La Mère de Dieu, et pour n'en point mourir en vrai elles font grand mystère de ce qu'est une petite femme, une petite mère, tant de mystères qu'elles font la loi. De l'autre elles en saignent que ce fils qu'elles n'ont pas manqué d'avoir, pour être le fils de Dieu a saigné sur la Croix. Elles se saignent alors aux quatre veines pour élever l'enfant, pour que le père soit Père, Maître d'un Royaume dont

elles lui remettraient la clef. Et pour qu'il sache qu'il y a une clef à recevoir de leurs mains, elles la montrent et se font loi de ne la remettre qu'à celui qui prouvera qu'il est celui à qui de droit elle revient.

La Mystique juive a produit une femme qui de s'unir à Dieu le fait Un, femme dont la femme mystique de la Chrétienté aura la Vision.

Mais YHVH ne peut être vu. « Tu ne peux voir ma face, car l'homme ne peut me voir et vivre ! »

Alors il faut dire aussi qu'Israël se couvre pour ne point le voir, se cache pour ne point le découvrir.

Étudier la TORAH, c'est s'assurer de l'écart qui les sépare l'Un de l'Autre. Elle est naïve et pourrait croire qu'elle sait.

Entre le savoir des hommes et la Vérité de Dieu, vouloir savoir c'est creuser l'écart qui les sépare de Sa Vérité.

Le rapport du juif au savoir, ce n'est pas chercher des réponses, mais trouver des questions.

Entre la femme et l'homme, il en est de même. Si le juif tient sa femme à l'écart, c'est pour la faire exister.

Faire une législation des relations conjugales, c'est bien établir qu'il y a du rapport sexuel.

Quant à la rivalité entre la femme et Dieu, pour terminer là-dessus, le TALMUD prévoit que l'homme aille dire ses prières avant de rentrer chez lui, pour qu'il n'ait pas à oublier d'en ressortir. Ainsi tout est parfait, il n'y aura pas pour lui de rivalité entre sa femme et Dieu.

Bibliographie :

- AGGADOTH du TALMUD DE BABYLONE, col. Les dix paroles, Ed. Verdier.
- LA BIBLE traduite du texte original par le Rabbinat Français. Librairie Colbo.
- LES LOIS DE PURETÉ par T. Y. Parienti, Directeur du Collel-Beith Hamidrach « Yosseph H'aim ». Édité par S.A.R.L. : Assistance Internationale. Bureau de Diffusion 6, rue Civiale - 75010 PARIS.
- PIRQÉ de Rabbi Eliézer, col. Les dix paroles, Ed. Verdier.
- ZOHAR, col. La bibliothèque initiatique, Ed. Maisonneuve et Larose.